

ESPACES URBAINS TROPICAUX AFRICAINS ET LEUR APPROPRIATION DANS LA CONSTRUCTION DE LA VILLE TROPICALE : ENJEUX DE DEUX SYSTÈMES D'ORGANISATION, LE FORMEL ET L'INFORMEL DANS L'UTILISATION DE L'ESPACE

Raoul Étongué Mayer
Professeur titulaire
Département de géographie
Université Laurentienne
Chemin du lac Ramsey
Sudbury, ON, P3E 2C6
remayer@laurentian.ca

Moustapha Soumahoro
Professeur adjoint
Département de géographie
Université Laurentienne
Chemin du lac Ramsey
Sudbury, ON, P3E 2C6
msoumahoro@laurentienne.ca

Résumé.

Les espaces urbains tropicaux africains au sud du Sahara comportent différents niveaux spatiaux au fonctionnement distinct selon la double logique du formel et de l'informel. La logique formelle définit les affectations des espaces urbains conformément au schéma d'aménagement et selon les activités socio-économiques et les fonctions urbaines. La logique de l'informel dirige et encourage l'appropriation des espaces urbains à des fins personnelles. Ces deux systèmes d'organisation s'imbriquent au point de donner au tissu urbain l'aspect d'un fouillis total qui fait des villes tropicales africaines des espaces où s'affrontent et se complètent deux visions du monde.

Mots clé: Ville tropicale, espace urbain, croissance urbaine, espace formel, espace informel.

Codes JEL: Z00, R23, R29, R59.

Abstract. Tropical African Urban Spaces and their Appropriation in the Construction of the Tropical City: The Challenges of Formal and Informal Organisation of the Use of Space.

The urban areas of tropical sub-saharan Africa offer different levels of organizations based both on formal and informal reasoning. Formal reasoning defines land patterns according to land use master plans that take into account socio-economic activities and urban functions. Informal reasoning encourages the use of urban space based on individual needs. These two systems are intermeshed to the point of projecting onto the urban framework an appearance of disorder which has made tropical African cities spaces of confrontation and complementarity of two visions of the world.

Key Words: Tropical city, urban space, urban growth, formal space, informal space.

JEL Codes: Z00, R23, R29, R59.

Introduction

La physionomie des villes tropicales de l'espace géographique sud-saharien, tout comme ailleurs dans le monde en développement, se distingue par un ensemble de faits qui marquent une opposition évidente entre la ville et la campagne. Géographes et urbanistes

perçoivent cette opposition surtout en termes de changements spatiaux, démographiques et économiques qui varient d'un pays à l'autre avec des pourcentages de l'ordre de 40 % à 70 % (Onana, 1999; Wackermann, 2000). On doit ces remarquables pourcentages notamment à une urbanisation très soutenue, à un très fort accroissement de la population urbaine, à une industrialisation vigoureuse, à l'explosion démographique au cours des trois dernières décennies, ainsi qu'à une capacité de plus en plus grande de production de biens industriels (Population Reference Bureau, 2008). Cette explosion démographique résulte de la diminution du taux de mortalité infantile, de l'amélioration des conditions de vie caractérisées par une longévité plus grande ainsi que de l'impact des nombreux progrès technologiques. Un examen plus attentif des faits observables contraint néanmoins à reconnaître que même si l'opposition ville-campagne semble évidente en Afrique sud-saharienne, elle se double d'une *ruralisation* de la ville, c'est-à-dire le fait de transporter les pratiques du monde rural en ville. Cela arrive lorsque les secteurs formels et informels se conjuguent dans l'utilisation de l'espace urbain. Voilà en soi une ambiguïté qui ne laisse aucun visiteur averti ou pas indifférent, et avec laquelle, les urbanistes, les planificateurs urbains et les citoyens des villes tropicales africaines composent tant bien que mal dans un air soit de profondes inquiétudes, soit d'indifférence caractérisée.

Nos contemporains des villes tropicales africaines au Sud du Sahara se représentent leur espace urbain respectif comme des entités vivantes, structurées par des flux d'énergie largement sous-tendus par des nécessités complémentaires, et où se troque le pouvoir. Ces flux d'énergie témoignent, à différents niveaux, de l'affrontement admis ou pas entre l'homme de la ville (citadin) et l'homme de la campagne (paysan), de la lutte entre ceux qui ont et ceux n'ont pas, ou encore des rapports d'assujettissement entre le centre et la périphérie. L'opulence du centre provoque et suscite la convoitise de la périphérie soumise à la paupérisation la plus abjecte. Puisque pour les uns, et parce que la ville représente toutes les transformations, qui affectent le pays et sa sous-région, elle doit non seulement pouvoir les libérer de leurs maux, mais aussi leur permettre de participer à la modernité sans laquelle on se sent exclu d'un système, qui enrichit et qui appauvrit en même temps. C'est bien en ce sens que la ville, en Afrique tropicale alimente et entretient un imaginaire collectif du reste très artificiel et d'une grande fragilité. Que de fois avons nous entendu, de Dakar à Abidjan, de Banjul à Douala, ou encore de Libreville à Cotonou « *il vaut mieux souffrir en ville qu'à la campagne. Ici au moins on peut se débrouiller* ». Voilà bien un engouement irrationnel, que géographes et urbanistes africains oublient volontiers d'inclure dans leurs efforts de compréhension des diverses mutations caractéristiques des rapports et des perceptions que les Négro-africains ont de leur ville. De Dakar à Libreville, en passant par toutes les grandes villes de la côte atlantique africaine, certaines pratiques urbaines concernant l'appropriation de l'espace urbain et leur devenir soulèvent les mêmes interrogations quant à la fonction organique de la ville. Interroger la fonction organique des villes de l'espace géographique tropical africain revient à y analyser les contraintes de la distribution spatiale ainsi que celles du fonctionnement physique. Cette analyse ne peut devenir effective que dans le cadre des particularités et des interactions propres aux perceptions, que les Négro-africains ont de leur espace géographique urbain respectif. La prise en compte des phénomènes de répartition spatiale, de différenciation et ceux décrivant les relations spatiales permettent alors aux analyses géographiques d'expliquer les systèmes d'organisation. Sans elles, il devient difficile de comprendre et d'expliquer les facteurs d'organisation des villes africaines sud-sahariennes, qui au premier regard laissent l'impression d'un fouillis où tous, planificateurs et citoyens finissent, par accepter

comme par fatalité, les faits qui se déroulent au quotidien en disant « *c'est ça Dakar, Abidjan, Douala, Yaoundé, Libreville...* ». Ici la pratique d'une vaste gamme d'activités liées aux secteurs formel et informel, générateurs d'emplois se côtoient indifféremment, souvent sur des espaces publics tels que les trottoirs et les terres-pleins centraux. Cette vaste gamme d'activités économiques a retenu l'attention de plusieurs géographes (Laval, 1981; Morice, 1981; Mahamat Paba Salé, 1982; Touré Abdou, 1985; Kengne Fodouop, 1990, 1991) qui reconnaissent que la rue et ses abords immédiats constituent de façon indéniable « *l'espace-support* » des petits métiers. Si la place des petits métiers de rue et leur rôle socio-économique ont été précisés dans l'économie urbaine en milieu tropical africain, il n'en est pas de même de l'analyse de l'espace géographique urbain dans ses rapports aux citoyens.

Cet article se propose précisément de faire une analyse des rapports des citoyens à l'espace géographique urbain. Cela permettra de comprendre éventuellement le pourquoi de la généralisation de l'appropriation de l'espace urbain à des fins personnelles dans les grandes villes africaines au sud du Sahara. Afin de faciliter la compréhension des faits au lecteur, la notion de l'espace géographique urbain sera abordée sous quatre aspects: l'espace contenant, l'espace relatif, l'espace fonctionnel, et enfin l'espace cognitif (Pumain et Saint-Julien, 1997). Nous analyserons tour à tour les rapports du Négro-africain à l'espace urbain dans un contexte de représentation et d'appropriation, le façonnement de la ville tropicale par la croissance urbaine et la ruralisation de l'espace urbain. L'analyse se terminera avec une proposition de réponse à la question qu'est-ce que la ville tropicale?

Rapports du négro-africain à l'espace urbain : représentation et appropriation

On ne peut parler des rapports du Négro-africain à l'espace urbain que dans le triple contexte de l'analyse spatiale et idéologies spatiales, des vicissitudes de l'époque coloniale et de celui de la sociologie du développement (Claval, 1985; Chaleard et Dubresson, 1999; Gervais-Lambony, 2003). Ces trois contextes doivent nécessairement faire partie de la culture de base de tout géographe qui souhaite comprendre le pourquoi et le comment de la répartition spatiale des phénomènes en milieu urbain tropical. Cela explique pourquoi, géographes et sociologues du développement procèdent souvent au choix judicieux d'un même ensemble de concepts, et de méthodes à partir des mêmes sources d'informations. Ce choix judicieux de concepts rend plausible la compréhension de la notion de territorialité si souvent présente en aménagement du territoire. Le concept de territorialité rend compte de la manière dont les sociétés humaines impriment leurs pensées dans leur espace contenant ou en d'autres termes comment ils expriment leurs rapports des sociétés à leur espace géographique respectif. L'impression des pensées humaines dans un espace géographique donné s'opère, soit de manière réfléchie et dirigée soit de manière spontanée et irresponsable. La manière irresponsable obéit à une logique opérante propre aux citoyens qui se considèrent exclus d'un système, qui ne profite qu'à une infime partie de la société. La manière réfléchie et dirigée quant à elle s'inspire du schéma d'aménagement ou du plan directeur prévu pour l'aménagement de l'espace contenant. Quelque que soit la manière choisie, l'impression des pensées humaines dans un espace géographique témoigne du jeu de rapports complexes entre les sociétés humaines et leur espace support. On peut voir dans ces différents rapports des sociétés à l'espace support des systèmes d'organisation fondés

sur les notions de débrouillardise, de survie et de précarité. Ils retiennent de plus en plus l'attention des géographes et des urbanistes tropicalistes, qui souhaitent comprendre non seulement leurs facteurs d'organisation, mais aussi leurs différents niveaux de structuration.

Le visiteur non averti, qui se retrouve dans une capitale africaine comme Dakar, Yaoundé, Abidjan, Cotonou ou Banjul a parfois le sentiment de se trouver devant un fouillis général. Il n'en est rien puisque ce qui lui semble être un parfait désordre de l'espace support, représente un mélange d'abstraction, de modélisation de l'information, de processus d'autorégulation et d'élimination de détails indésirables très identifiables aux yeux des personnes familières des lieux. Considérons par exemple un espace public support d'un ensemble de petits métiers de rue comme la pharmacie de poteau ou la librairie de poteau. Ceux qui s'en sont approprié en font un espace homogène du point de vue de son utilisation. Ils y expriment alors leur territorialité qui en fait un paysage urbain où les médicaments et les livres sont étalés sur une natte ou sur une bâche à même le sol. L'espace public support, les petits métiers et les citoyens s'unissent au quotidien. Cette association sous-tendue par l'appropriation tacite de l'espace public n'est rien d'autre qu'une forme de représentation que les Négro-africains se font de leur espace urbain en fonction des réalités et des singularités socio-économiques qui s'imposent à eux. Répondre aux exigences existentielles de manière honorable dans le contexte de la débrouillardise, corollaire d'un modèle de société mal choisi, devient une nécessité. Cette manière de procéder fait que l'on se trouve alors devant une notion d'appartenance et d'identité qui témoigne des enjeux politiques et spatiaux des villes tropicales africaines. L'abondance et la diversité des petits métiers dans les rues et les espaces publics des grandes villes africaines au Sud du Sahara décrivent, qu'on le veuille ou pas, les rapports spatiaux tendus, disgracieux ou harmonieux entre les Négro-africains et les représentations collectives qu'ils ont de leur ville. Elles traduisent également la profondeur du drame existentiel de ces mêmes peuples, qui doivent subvenir coûte que coûte à leurs besoins premiers ainsi qu'à ceux de leurs familles, de payer leurs impôts, de transformer leur niveau de vie en se dotant d'un peu de confort, de payer les frais de scolarité et les fournitures scolaires des enfants ou encore de soigner ces derniers en cas d'ennuis de santé. Outre la profondeur du drame existentiel des peuples négro-africains véhiculé par les différents petits métiers de la rue, ces derniers constituent à toute fin pratique l'expression citadine de la joie de vivre et d'exister des Négro-africains des temps modernes. Même si les affaires ne marchent pas comme on l'aurait souhaité, on s'efforce toujours de garder l'espoir et le sourire des lendemains meilleurs. C'est en partie en cela que les espaces urbains tropicaux africains et leur organisation témoignent des visions du monde, de leur organisation, des perceptions et des idéaux des peuples en présence. La mairie veut nettoyer les espaces -supports occupés par les promoteurs des petits métiers de rue et les promoteurs de petits métiers de rue veulent continuer à se débrouiller et à faire vivre dignement leur famille. Voilà en soi une expression de deux visions du monde en conflit. Conflit entre le riche et le pauvre, entre le citoyen et le rural devenu citoyen.

Retenons un deuxième exemple. L'existence du phénomène de mendicité observable dans toutes les grandes villes africaines présente des changements dans le temps et dans l'espace. Leurs attributs variables permettent non seulement de les caractériser, mais aussi, de regrouper les unités spatiales utilisées en espace-produit. Même si le phénomène de la mendicité exploite la générosité des passants, il conserve néanmoins une ressemblance pour tous les observateurs qui s'y arrêtent qu'importe le pays ou la ville. La pratique de la

mendicité repose sur la reconnaissance de l'individualité, la capacité d'agir inaperçu et dans l'anonymat en milieu urbain contrairement au milieu rural où on s'identifie toujours à son groupe ethnique, social, religieux ou initiatique. Cette capacité de se revêtir de l'anonymat a été astucieusement récupérée par des personnes peu scrupuleuses ou d'anciens mendiants, qui après l'avoir comprise constituent un ou plusieurs réseaux d'enfants ou d'adultes mendiants. Elles bâtissent ainsi leur fortune en exploitant les failles d'un système socioculturel, qui recommande la pratique de l'aumône. Parce que mendier dans ce contexte nécessite la prise en compte de nombreuses contraintes, on se trouve en présence d'organisations bien structurées disposant d'un territoire, qu'elles contrôlent et qu'elles protègent selon des codes bien connus dans le milieu. Cela explique pourquoi les mêmes mendiants se retrouvent souvent dans le même quadrilatère, qu'ils considèrent comme leur espace fonctionnel, qu'ils structurent au gré des variables mesurables objectivement souvent connues des responsables et non d'enfants mendiants. Puisque ces ensembles de lieux sont ceux susceptibles de leur apporter le plus de gains possible, ils ont été repérés et choisis pour leurs grands potentiels. Ces derniers ont été déterminés par l'identification du profil-type des personnes, qui peuvent faire l'aumône, et qui utilisent le plus souvent ce même espace fonctionnel, soit à titre de passant ou d'usager des services qui s'y trouvent. Comme on peut le voir, il existe en fait un subtil ensemble de relations entre le quadrilatère de mendicité, les mendiants, et les autres usagers de ce même espace fonctionnel. Cet ensemble de relations n'est connu que de quelques mendiants fort doués ou de certains responsables de réseaux de mendiants, qui connaissent les différentes formes d'interactions entre la mendicité et l'espace fonctionnel où elle se pratique. Lorsque ces différentes formes d'interactions ne peuvent plus être optimisées à leur pleine capacité, l'espace fonctionnel n'a plus toutes ses propriétés; et en l'absence d'isotropie et d'homogénéité (incapacité de faire des gains dans toutes les directions) on se doit, et pour survivre, d'en modifier la conception et la représentation. Volontiers, on réduit alors le nombre de mendiants, on change la catégorie de personnes qui mendient, ou encore on change carrément de quadrilatère de mendicité selon l'importance et les capacités d'organisation des responsables du réseau. Cette logique explique pourquoi il existe peu ou presque pas de mendiants proche ou sur les campus universitaires en Afrique sub-saharienne. Elle explique aussi pourquoi les services de reprographie, de papeteries, les librairies de poteau, les vendeurs de fruits et de sandwiches occupent les « *espaces publics* » proches ou sur les campus. Sur le domaine universitaire, ces espaces supports considérés comme publics (on sous-entend qu'ils n'appartiennent à personne) ne le sont pas en réalité puisqu'ils appartiennent au domaine universitaire souvent mal protégé. Quel que soit le mode de financement et du statut de l'université, son domaine reste et restera toujours privé dans les faits malgré la très grande divergence de perceptions qui existe à ce propos. Les perceptions que l'on a d'une chose ou d'un espace urbain modèlent les rapports à cette même chose. Ce qui est vrai pour les réseaux de mendicité qui englobent aussi bien les enfants que les adultes, l'est aussi pour les réseaux de vendeurs à la sauvette que l'on nomme *sauveteurs* au Cameroun et *bana bana* au Sénégal.

C'est un truisme pour qui a voyagé dans les grandes villes d'Afrique sud-saharienne, de relever une absence presque totale du respect du bien public, du schéma d'aménagement, des règles de civilité ou encore du code de conduite connus dans les autres grandes villes du monde. Ici ne se cultivent que des espoirs et des projets strictement individuels puisque changer le sort commun ne relève plus de quelque préoccupation que ce soit. Nous sommes bien dans un espace relatif où la position de l'objet à observer change avec celle de

l'observateur. La ville africaine et son espace support, dans le schème de représentations du citoyen, font pourtant partie de l'État et du bien public, deux notions sans ancrage ni dans l'inconscient collectif, ni dans la conscience citoyenne. Somme toute, État et bien public restent non seulement extérieurs à la conscience du citoyen, mais aussi se présentent comme des réalités cinglantes d'un système, qui ne profite qu'à une minorité qui, dans bien des cas, continue ouvertement l'œuvre coloniale contre sa propre société. Voilà en soi une autre incongruité de l'Afrique des temps modernes! Maître d'une situation d'assujettissement alimentée par de très fortes envies d'être comme l'autre, cette minorité et ses comportements qui font rêver les pauvres et les moins riches cultive un art bien connu dans les espaces urbains tropicaux africains. Il se particularise par un train de vie luxueux et ostentatoire qui produit de multiples effets sur l'opinion. Parmi ces multiples effets, résignation et révolte se mélangent à la recherche d'un équilibre social précaire. Dans ce modèle néocapitaliste dont le slogan non déclaré est *vous aussi, devenez comme nous*, ceux qui se trouvent à la périphérie ou proche du centre du système sont invités à s'armer de la mentalité de flibustier. Elle qui leur permet de transformer leur sort sans complexe à travers un réseau de corruption et d'attitudes sulfureuses, génératrices de profonds dysfonctionnements et de confusion. Cela garantit, à différents niveaux, le partage des richesses et, en même temps, ouvre les portes des cercles intérieurs du système à ceux qui s'identifient aux nouveaux riches. Désormais, ceux qui parviennent ainsi à amasser une fortune colossale en très peu de temps, se comparent et s'assimilent volontiers aux barons des régimes en place, en vivant et en célébrant de façon ostentatoire chacun de leur nouveau milliard.

Si les néo-riches se plaisent à affirmer et à afficher leur appartenance au système formel dominant, dans leur effort quotidien, les exclus organisateurs et tenant du système informel témoignent également leur sentiment d'appartenance au même espace urbain. Dans cet espace cognitif, les représentations individuelles ainsi que les attributs objectifs varient selon la catégorie sociale à laquelle on appartient. Son utilisation quotidienne et ses règles de fonctionnement contenues des maîtres des lieux rendent compte des rapports qu'ils entretiennent avec ce même espace cognitif. Cela permet alors de comprendre pourquoi des terre-pleins, des accotements des routes et des autoroutes, des trottoirs et des rues deviennent au gré des usagers, des espaces d'exposition de meubles, des buanderies, des menuiseries, des pharmacies, des librairies, des restaurants- bars, des comptoirs de distribution des légumes, des aires de séchage, des dépotoirs, des espaces de jeux pour enfants, des terrains de football, de meeting politique, des lieux de prière, des cérémonies de baptêmes, de mariages et de funérailles.

Croissance urbaine et ruralisation de l'espace urbain africain : processus de façonnement de la ville tropicale en perpétuelle évolution

Déclenchée tardivement après la Seconde Guerre mondiale, l'urbanisation de l'Afrique tropicale s'est effectuée à un rythme rapide. Aujourd'hui, les citoyens sont environ 110 millions (un quart de la population). Le taux d'urbanisation est désormais proche de 35 %, et 592 millions d'Africains, soit un sur deux, pourraient vivre en ville en 2030 (Dubresson et Raison, 2002). À l'origine de cette évolution : un exode rural puissant et continu, auquel s'est ajouté plus tard un excédent naturel démographique, conséquence d'une natalité élevée et d'une réduction de la mortalité. L'organisation de l'espace et des paysages urbains

reflètent l'origine coloniale de la plupart des villes, mais aussi la « marque rurale », dans une dualité dont les trente dernières années ont plutôt accentué le caractère socio-économique. Ils trahissent également l'incapacité des pouvoirs publics à maîtriser une croissance spatiale qui est pour l'essentiel le fruit de l'initiative privée, "productrice" de quartiers périphériques sous-équipés et en expansion permanente, où les conditions de vie sont souvent difficiles. Un caractère original des villes africaines est la pérennité d'activités de type rural constituant un secteur primaire de type traditionnel vivace, mais qui a su aussi s'adapter à des besoins nouveaux. L'urbanisation en Afrique tropicale est-elle un bien ou un mal? Il est vain de poser la question: les villes sont là et elles vont continuer de grandir avec l'apport des ruraux en quête de l'eldorado urbain. Donc force est de constater que les diverses formes de réappropriation africaine du modèle urbain colonial, avant et après les indépendances, ont plutôt concouru à maintenir l'ambiguïté.

L'insertion des ruraux dans le cadre urbain en tant que lieu planifié et territoire approprié est implicite. En effet, l'espace détermine certains comportements sociaux ainsi que des choix culturels et des attitudes politiques (Georg, 2003). Ceux-ci déterminent ou facilitent l'apparition d'une « ruralité urbaine » définie par l'émergence d'institutions territoriales. Celles-ci s'affirment et essaient de constituer un sentiment d'appartenance à référent rural et traditionnel en termes de valeur et de représentation sociale et culturelle. En d'autres termes, la ruralisation de l'espace urbain serait liée à l'émergence d'une culture de terroir et de chartes, principes fondateurs des campagnes, et donc symboles de l'invention de nouveaux acteurs ruraux dans le mode de gestion urbaine. En quelque sorte, la campagne ou le milieu rural s'invite dans la ville. Ainsi, nous aborderons cette dimension implicite de la ruralisation de l'espace urbain en posant que le processus de ruralisation en milieu urbain questionne les référents de pensée des acteurs institutionnels, mais aussi ceux de tout un chacun. Sous quels modes les habitants et les « visiteurs » des espaces urbains africains tropicaux établissent-ils leur coprésence ? Sous quelles formes de socialité composent-ils l'espace?

Le processus de ruralisation de l'espace urbain instaure en effet un nouveau rapport à l'espace, par le biais de la location touchant ces ruraux devenus des néo-urbains à qui il manque les relais familiaux pouvant leur apporter le soutien nécessaire à une intégration réussie. La venue d'éléments allogènes, d'étrangers d'un nouveau type, qu'ils sont, modifie la relation au sol, autrefois expression d'un groupe familial ou économique. Enfin, attirant des ruraux prolétariés, la ville n'arrive pas toujours à intégrer ses nouveaux habitants. Elle secrète dès lors des formes de marginalité, constamment renouvelées et contre lesquelles l'État s'ingénie à trouver des parades (Georg, 2003) qui ne masquent pas, cependant, la dichotomie spatiale observée dans les villes africaines. Un espace moderne, économique, structuré associé volontiers à la notion de progrès, de développement et de modernité versus un espace traditionnel, informel, pauvre et repère de nombreux ruraux en quête de bonheur. Ainsi, dans les villes africaines comme Dakar, Abidjan, Douala etc., le déracinement des migrants ruraux devenus néo-citadins, l'analphabétisme et le manque de qualification d'une partie de la population se sont manifestés par l'existence de couches sociales déshéritées peu ou mal intégrées à la vie économique et sociale urbaine (Soumaré, 2002) qui viennent s'entasser dans les quartiers précaires.

La relativité souvent soulignée dans les travaux classiques et encore existante de nos jours, de la frontière entre le village et la ville est réelle. Elle est plus fonctionnelle que spatio-culturelle. Pourtant, nous verrons que, si l'espace contenu a été transformé en milieu urbain, c'est sans doute plus encore par une urbanisation rapide que par la sectorisation

assortie du transfert en ville par les ruraux des pratiques dites rurales. Elles consolident le processus de « ruralité urbaine » et justifie un rapport désintéressé et social de l'espace non assujéti à des règles traditionnelles. L'espace urbain a ses règles qui ne semblent pas s'adapter à la vision du rural. La solution semble simple, on adapte à cet espace nouveau nos réalités traditionnelles rurales. Il n'est bien sûr pas dans nos intentions de dégager un type d'explication mono-causale pour rendre compte du changement social complexe que constitue l'entrée dans la modernité africaine pour les ruraux. Toutefois, il faut reconnaître que celle-ci passe par l'oblitération des références spatiales coutumières en procédant à un nouveau découpage (ou à une nouvelle réorganisation) en des lieux de sociabilité et d'identification socioculturelle mais aussi économique (maquis, restaurant, cabaret, marché etc.) de l'espace urbain (Hilgers, 2005).

La ville joue désormais un rôle clef dans la reproduction des sociétés africaines. Une telle affirmation est provocante au regard du discours classique sur le caractère prédateur de la ville du Tiers Monde, qui était censée phagocyter le milieu rural ; elle est choquante aussi au regard d'images de désorganisation qui caractérise la plupart des villes tropicales d'aujourd'hui. (Piermay, 2003). Elle ne demeure néanmoins pas une réalité tangible qui s'observe dans la plupart des agglomérations sub-sahariennes. L'adoption de la ville par les sociétés africaines atteste, par-delà la faiblesse persistante de l'activité productive, l'existence d'un tissu urbain extrêmement dynamique et qui donne aux villes africaines un portrait mitigé mi-occidental et mi-africain. En fait, une ville tropicale africaine avec ses racines et pratiques insérées dans la tradition et ses visions portées vers la modernité donne ainsi à la ruralisation de l'espace urbain un cachet particulier. La ruralisation de l'espace urbain se traduit dans l'espace urbain des villes tropicales par la mise en place d'une « identité spatiale collective » dans des quartiers où on essaie de reproduire le même mode de vie rurale : chef de quartier, chef de communauté, perpétuation des rythmes et pratiques traditionnelles (fête d'initiation, de génération dans les quartiers Ébriés d'Abidjan).

Qu'est-ce que la ville tropicale?

Loin de nous de prétendre pouvoir répondre à cette question de façon définitive, nous relevons néanmoins qu'il est fort curieux de constater que, en moins de cinquante années, la ville domine non seulement l'organisation de certains espaces géographiques tropicaux régionaux mais elle joue aussi des rôles très complexes dans l'existence même des différents pays. Les chiffres officiels des Nations Unies ainsi que ceux des autres organisations, qui traitent des projections démographiques, et de la croissance urbaine en Afrique sud-saharienne, avancent que, dans bon nombre de pays, plus de la moitié des populations africaines vit dans les villes (tableau 1).

Cette forte tendance à l'urbanisation rapide s'est amorcée au cours des années soixante et elle se répartit de façon très inégale entre les capitales politiques et économiques et les autres chefs lieux administratifs des différents pays africains. Dans un avenir rapproché, grâce à l'effet cumulé des augmentations de population et d'une urbanisation galopante les deux tiers des populations africaines des espaces géographiques tropicaux habiteront la ville. Cette réalité se compare bien à celle que certains pays d'Europe occidentale ont connue au cours des années 1900 (Polèse et Shearmur, 2005). Il s'agit bien là d'une progression fulgurante, qui ne manque pas de retenir l'attention devant l'un des symboles

les plus remarquables de la civilisation contemporaine. Cette progression fulgurante témoigne du fait que la ville contemporaine symbolise non seulement la modernité à laquelle tous souhaitent prendre part, mais elle nourrit aussi et entretient l’imaginaire collectif. Elle est par conséquent le centre de changements reconnaissables par l’étalement urbain, le brassage ethnique et, dans une certaine mesure, le catalyseur du sentiment d’unité nationale, du rapprochement entre différents peuples, la multiplication des fonctions urbaines, de la croissance continue de problèmes de toute sorte comme la précarité, la criminalité urbaine, l’exclusion socio-économique, l’éclatement de la famille, l’anonymat et l’individualisme, l’utilisation abusive de l’espace urbain, la pénurie de logements, les transports urbains frappés de dysfonctionnement, la pollution urbaine, l’insalubrité etc. La diversité des problèmes urbains connus dans l’espace géographique tropical invite d’ores et déjà à ne plus considérer la ville tropicale uniquement comme un ensemble de constructions abstraites soigneusement reflétées dans le miroir des spécialistes des questions urbaines.

TABLEAU 1 Pourcentage de la population urbaine et PNB par habitant de quelques pays africains

Pays	Population urbaine en %	PNB par hab. en \$ US en 2007
Afrique du Sud	59	9560
Angola	57	4400
Botswana	57	9140
Cameroun	57	2120
Cap Vert	59	2940
Congo	60	2750
Djibouti	87	2260
Gabon	84	13080
Gambie	54	1140
Libéria	58	290
Sao Tomé et Príncipe	58	1630

Source: Population Reference Bureau. World population Data Sheet, 2008.

Devant l’immensité des problèmes et compte tenu des moyens financiers très limités dont disposent les villes africaines, et parce qu’elles représentent plus qu’un donné, elles s’imposent désormais comme un jeu délicat de rapports socio-économiques qui se déroulent à l’intérieur et à l’extérieur d’espaces urbains géographiques. Cela explique pourquoi d’entrée de jeu, en l’absence de cohésion culturelle, économique et sociale, nous suggérons de percevoir la ville tropicale africaine comme ce monstre en gestation, qui libérera le moment venu soit des énergies constructrices soit des énergies destructrices. En cas de libération, et quelle que soit l’orientation qu’elles prendront, ces énergies transformeront la face de l’Afrique sud-saharienne puisque rien ne semble arrêter ni l’explosion démographique, ni l’exode rural et la banalisation de l’espace géographique urbain dans les grandes capitales africaines. Parce que dans les pays africains, la ville représente le symbole de la modernité attrayante, lors de la pratique des aménagements urbains, on assiste inexorablement à un glissement vers des similitudes architecturales lors

de la construction de nouveaux quartiers qui rappelle fort étrangement ceux des pays à économie avancée. Cela fait bien, diront certains qui voient là un signe de la mondialisation ou encore d'une idéologie universaliste! Cette réalité qui n'est rien d'autre que mirage et mimétisme entretenus par le système formel incohérent, démontre que les Africains ne s'approprient pas leur espace urbain en reproduisant les modèles venus d'ailleurs. Ils n'établissent pas non plus les réalités et les singularités qu'ils cherchent à projeter dans ces mêmes espaces urbains. En l'absence de charges spatiales négro-africaine et d'effort de territorialité bien pensée, on peut donc comprendre pourquoi les notions d'appartenance et d'identité ayant été évacuées, et dans les rapports que les africains entretiennent avec leur ville, on assiste à l'appropriation rebutante des moindres petits espaces publics par ceux qui pratiquent et soutiennent le système informel. Les petits métiers de rues observés dans les grandes villes africaines décrivent assez fidèlement les rapports spatiaux conflictuels ainsi que les représentations que les Africains ont de la ville. Est-il besoin de rappeler, que l'espace géographique urbain doit être le reflet des perceptions culturelles des peuples en place. Tout comme la ville coloniale tropicale africaine représentait les pensées du colon et ses valeurs culturelles, de même la ville négro-africaine moderne doit représenter les expressions culturelles négro-africaines, mais hélas ces dernières ont non seulement été ignorées mais également évacuées au point qu'on ne peut rien observer de négro-africain dans l'aménagement des espaces géographiques urbains. C'est pour cela, qu'il convient de dire, que la ville tropicale négro-africaine d'aujourd'hui est avant tout un ensemble de relations dictées par des enjeux de survie et de spéculation. La nature et la forme des interactions se réduisent à la gestion du quotidien marquée par la profonde illusion de devenir comme l'autre. Concordance ou pas, les plans d'urbanisation et architecturaux ne sont eux-mêmes que des reproductions imparfaites de ce qui a été vu à Paris, à Londres, à Madrid ou à Lisbonne. Nous les qualifions d'imparfaites parce que sans âme et sans conscience négro-africaine, elles ne rendent compte de rien. Quelle vraie tragédie que de vouloir reproduire Paris, Londres, Madrid ou Lisbonne en Afrique tout en sachant qu'il s'agit de réalités spatio-culturelles qui se trouvent à l'extérieure de la conscience et de l'espace culturel négro-africain. On peut bien se poser la question puisque la pratique de l'espace géographique urbain existe bel et bien dans le monde tropical africain à qui s'adresse-t-elle, et qui doit l'observer? Cette réalité spatiale existentielle devrait servir de miroir à l'imaginaire collectif au contenu régional, national et continental. Les citoyens et les ruraux ont toujours besoin de repères physiques qui se manifestent dans les infrastructures et les équipements collectifs. Ainsi, les groupes sociaux expriment-ils leur territorialité dans l'espace géographique, qui leur sert de lieu d'interaction, que nous nommons aussi espace fonctionnel dans le cadre d'analyses spatiales. Voilà en soi la problématique de la double nécessité identitaire et culturelle en aménagement des espaces urbains en Afrique sud-saharienne. Même si l'Afrique et les Négro-africains ont cessé, semble-t-il, de produire de grandes utopies mobilisatrices, il importe de dire que l'espace géographique urbain tropical africain doit répondre à trois nécessités: 1) celle d'être pensé selon les réalités historiques et culturelles négro-africaines ou pour mieux dire une idéologie doublée de praxie; 2) celle de la réalisation des différents projets d'aménagement de l'espace urbain, où on recherche les rapports de causalités qui idéalisent les aspirations humaines les plus nobles; 3) celle de la détermination des finalités humaines, des aspects techniques et socio-économiques qui garantiront la stabilité et la longévité des œuvres. Ces trois nécessités, qui doivent rendre compte de la conscience d'être invitent à un débat de société producteur d'un mythe mobilisateur dans le contexte

d'une idéologie spatiale négro-africaine. Sa représentation et sa réalisation limiteront des lamentations et des gémissements ultérieures face aux déséquilibres déjà générés et aux pessimistes perspectives anticipées puisque les villes tropicales africaines peuvent être perçues comme un ensemble de sous-espaces à la fois en juxtaposition, en cohabitation et aussi en conflit.

Conclusion

La question de l'appropriation des espaces publics urbains dans les villes africaines au sud du Sahara a été analysée dans le but de comprendre les motivations génératrices de cette pratique non seulement très répandue mais aussi qui laisse l'impression de fouillis. En précisant les rapports entre, d'une part, les Négro-africains et l'espace urbain et d'autre part leur attitude face à la croissance urbaine et à ruralisation de ce même espace, il appert qu'il existe un affrontement ouvert entre deux systèmes d'organisation, le formel et l'informel dans l'utilisation de l'espace urbain. Survivre dans un contexte où opulence et pauvreté se côtoient dans l'indifférence la plus totale et où il faut vivre dignement, oblitère la limite entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas au point de favoriser l'apparition de synergies à la fois opposées et complémentaires. Elles donnent alors aux villes tropicales africaines au sud du Sahara, leur dualité existentielle qui transforme la souffrance en joie et la joie en souffrance. La pénibilité de trouver de quoi nourrir ses enfants dans la joie de savoir que l'on n'est pas seul à faire ce que l'on fait et la joie d'être citoyen en s'imposant le martyr ne pas pouvoir utiliser l'espace urbain à des fins prévus. Comme par fatalité les usagers des espaces urbains des villes africaines au sud du Sahara finissent par accepter et à par composer avec les règles régissant les réalités respectives de leur espace contenant, au nom de la modernité africaine.

Références bibliographiques

- Chaleard, J.L et Dubresson, A. 1999. *Villes et campagnes dans les pays du Sud*. Paris : Géographie des relations, Karthala.
- Claval, P. 1985. Les idéologies spatiales. *Cahiers de Géographie du Québec*, 29-77 : 261-269.
- Dubresson A. et Raison J.P. 2002. Dislocations et recompositions spatiales en Afrique subsaharienne, *Revue internationale et stratégique* 2002/2, n° 46, p. 119-127.
- Gervais-Lambony, Ph. 2003. *Territoire citadins. 4 villes africaines*. Berlin : Mappemonde.
- Goerg O. 2003. « Construction de sociétés urbaines en Afrique ». *Le Mouvement Social* 2003/3, N°204 : 3-16.
- Hilgers M. 2005. « Du quartier au secteur, l'évolution des limites urbaines au Burkina Faso ». *Espaces et sociétés* 2005/3, 122 : 67-85.
- Kengne, F. 1990. Le lavage de voitures à Yaoundé: genèse et rôle d'un petit métier en milieu urbain africain. *Revue de Géographie du Cameroun* IX (1 & 2) : 31- 47.
- Kengne, F. 1991. *Les petits métiers de rue et l'emploi. Le cas de Yaoundé*. Yaoundé : SOPECAM. Coll. Idées.
- Laval, G. 1981. « Enquête sur les «tabliers»de Niamey : dépérissement et reconquête d'une ville ». *Cahiers d'études africaines*, 81-83, XXI-I-3 : 211-220.

- Mahamat P.S. 1982. « Les petits métiers du transport à Maroua (Cameroun) ». *Les Cahiers d'outre-mer*, 35(135), janvier-mars 1982: 77-78
- Morice, A.1981. Les vélos de Kaolack. *Cahiers d'études africaines*, 81-83, XXI-I-3 : 197-210.
- Onana, J.B. 1999. *Questions urbaines en Afrique du Sud*. Paris : L'Harmattan, Coll. Espace Afrique Australe.
- Piermay J.L. 2003. « L'apprentissage de la ville en Afrique sud-saharienne ». *Le Mouvement Social* 2003/3, N°204 : 35-46.
- Polèse, M. et Shearmur, R. 2005. *Économie urbaine et régionale. Introduction à la géographie économique*, 2^{ème} édit. Paris : Economica.
- Population Reference Bureau. 2008. *World Population Data Sheet of the Population of the Population Reference Bureau, Inc. Demographic Data and Estimates for the Countries and Regions of the World*. Washington, DC.
- Pumain, D. et Saint-Julien, T. 1997. *L'analyse spatiale. Localisation dans l'espace*. Paris : Armand Colin, pp. 43 – 47.
- Soumaré M. 2002. « Initiatives locales et lutte contre la pauvreté en milieu urbain l'exemple de Yeumbeul au Sénégal ». *Revue internationale des sciences sociales* 2002/2, N° 172 : 287-293.
- Touré A.1985. *Les petits métiers à Abidjan. L'imagination au secours de la conjoncture*. Paris : Karthala.
- Wackermann, G. 2000. *Géographie urbaine*. Paris : Ellipses.